

tome 1

LA MAISON DES
Secrets

Les lunettes magiques

de Jacqueline West

illustré par Poly Bernatene

traduit de l'anglais (États-Unis) par

Jakuta Alikavazovic

Seuil

Édition originale :

The Books of Elsewhere - The Shadows

Texte © Jacqueline West, 2011

Illustrations © Poly Bernatene, 2011

Tous droits réservés.

Publié par **Dial Books for Young Readers**,
une marque de **Penguin Young Readers Group**,
345 Hudson Street, New York, NY 10014
www.penguin.com/youngreaders

© Editions du Seuil, 2011

ISBN : 978-2-02-104714-1

www.seuil.com

*À tous ceux qui m'ont fait la lecture,
avant tout mes parents.*

JW

A decorative frame with a double-line border, featuring elegant scrollwork at the top and bottom centers. The text is centered within this frame.

Les lunettes magiques



1

MISS McMARTIN ÉTAIT morte et bien morte. Assez longtemps, les voisins ne se doutèrent de rien : il n'y avait jamais eu beaucoup d'allées et venues dans la vieille maison en pierre de Linden Street. Cependant, plusieurs indices de taille suggéraient que quelque chose, chez les McMartin, ne tournait pas rond. La boîte aux lettres rouillée se remplissait à craquer de catalogues commerciaux insolites, qui finirent par déborder du battant en aluminium pour se déverser dans la rue. La fougère tropicale géante qui pendait sous le perron se fana, faute d'eau. Les trois chats de Miss McMartin, quelque part à l'intérieur, se mirent à pousser des miaulements terribles : cette bonne vieille rue calme qu'était Linden Street en fut toute secouée. Après quelques jours, les voisins en eurent assez.

Les autorités arrivèrent dans une grande camionnette blanche. Les agents montèrent les marches, frappèrent à la porte, attendirent un moment, puis forcèrent la serrure avec un outil réglementaire fort pratique, servant précisément à forcer les serrures. Quelques minutes s'écoulèrent. Tous les voisins retenaient leur souffle, un œil derrière leurs rideaux. Peu après, le groupe en uniforme réapparut, poussant sur le perron un brancard couvert d'un drap blanc. Ils verrouillèrent la vieille porte d'entrée et partirent avec la civière.

Les rumeurs se propagèrent comme un feu de paille : comment Miss McMartin avait-elle tiré sa révérence ? à quel endroit ? Mrs Nivens, sa plus vieille voisine, dit à Mrs Dewey que le drame s'était produit dans l'entrée, où quelqu'un – ou quelque chose – l'avait effrayée au point de la faire tomber dans l'escalier. Mr Fergus, lui, dit à Mr Butler que Miss McMartin s'était effondrée sur le tapis du salon, devant la cheminée, tandis qu'une liasse de papiers de famille partait en fumée. Selon Mr Hanniman elle était tout simplement morte de vieillesse – on disait qu'elle avait cent cinquante ans, après tout. Et chacun avait sa petite idée sur la partie précise de son visage qui avait été mangée par ses chats.

Miss McMartin n'avait pas de parents proches. Sa famille se limitait à un cousin éloigné qui venait de décéder à Shanghai, après une sévère réaction allergique à un bol de soupe à la tortue et à l'arsenic. Il n'y avait personne

pour réclamer l'héritage ou pour fouiller le grenier à la recherche de trésors perdus. La vieille maison en pierre, drapée de lierre envahissant, fut laissée telle quelle, pleine de mobilier ancien et de bibelots étranges. Rien ne sortit de chez Miss McMartin sinon ses chats gémissants que trois agents de la SPA, griffés au sang, eurent le plus grand mal à faire entrer dans des paniers. D'après Mrs Nivens, qui les observait de sa cuisine, juste avant d'être mises dans le van, les trois cages s'ouvrirent d'un seul coup – pile au même moment. Un trio de matous énormes fila sur la pelouse, tels des boulets de canon à fourrure. Le directeur de la SPA, en nage, essuya un peu de sang sur sa joue, haussa les épaules et dit aux deux autres :

– Bon ! ça vous dirait d'aller déjeuner ?

Rapidement, quelqu'un entendit dire que la vieille maison en pierre était en vente, à un prix défiant toute concurrence, et ce quelqu'un décida de l'acheter.

Il s'agissait d'un Mr Alec et d'une Mrs Alice Dunwoody, un couple de mathématiciens un peu fous. Ils avaient une fille nommée Olive – qui n'était pour rien dans l'achat de la maison. Elle avait onze ans et, de façon générale, son opinion n'était pas souvent sollicitée. Ses notes en maths, matière où elle avait toujours échoué à briller, avaient conduit ses parents à croire qu'elle était une sorte d'aberration génétique – ils lui parlaient avec patience, comme si elle était une élève étrangère venue d'un petit pays inconnu.

Fin juin, Mr Hambert, agent immobilier, fit visiter la maison aux Dunwoody. Le temps était lourd ce jour-là, mais à l'intérieur de la vieille bâtisse il faisait sombre et frais. Traînant des pieds derrière les autres, Olive sentit le petit duvet de ses avant-bras se dresser. Mr Hambert, en revanche, transpirait comme un verre de soda au soleil. Il arborait un grand sourire et de bonnes joues bien rouges. Il sentait que la vente allait se conclure, et pour lui ça sentait aussi bon qu'un sandwich frais au bacon, à la laitue et à la tomate. En arpentant le hall d'entrée, il parlait de tout et de rien, sans s'arrêter :

– Où vous êtes-vous rencontrés ? demanda-t-il à Mr et Mrs Dunwoody en tirant la chaînette pour allumer un lustre poussiéreux.

– À la bibliothèque de Princeton, répondit Mrs Dunwoody, dont les yeux brillaient à la simple évocation de ce souvenir. On lisait la même revue :

– *Le Journal Épuisant des Nouvelles Idées Algébriques Laborieuses...*

– Le JÉNIAL – vous avez saisi ? intervint Mr Dunwoody.

– Ah, « Génial ». Très malin.

– ... et Alec m'a demandé : « Avez-vous vu l'erreur page vingt-cinq ? » Il était écrit que la Constante de Theodorus...

– ... était la racine carrée de deux ! compléta Mr Dunwoody. Comment a-t-on pu laisser passer ça – c'est insensé !

– On a tellement ri, soupira Mrs Dunwoody en lançant un regard énamouré à son mari.

– Et toi, tu dois vraiment avoir la bosse des maths, avec des parents pareils – je me trompe ? demanda Mr Hambert, tournant son visage couvert de sueur vers Olive.

Mr Dunwoody tapota l'épaule de sa fille :

– Les maths, ce n'est pas vraiment son truc. Olive est une petite fille très... *créative*. Pas vrai, Olive ?

Olive hocha la tête, les yeux rivés sur ses baskets.

– Bon, tant mieux, tant mieux, dit Mr Hambert en s'arrêtant devant une grande porte en bois sombre, où étaient sculptés des motifs en relief.

– La bibliothèque, annonça-t-il.

Derrière la porte se trouvait une vaste pièce poussiéreuse de la taille d'une petite salle de bal. Le parquet avait un peu souffert et les carreaux autour de l'immense cheminée étaient ébréchés ici et là, mais ces légers défauts donnaient à l'endroit un petit air accueillant. En fait, on aurait pu croire qu'hier encore quelqu'un s'y trouvait. De longues étagères, couvertes de volumes reliés de cuir estampé d'or, tapissaient les murs du sol au plafond. Des escaliers à roulettes étaient appuyés contre les étagères, permettant d'atteindre les livres rangés tout en haut. Il y avait des centaines, peut-être des milliers de livres, visiblement accumulés par plusieurs générations de McMartin.

– Les gérants de la propriété ont décidé de vendre la maison avec tout ce qu'elle contient. Bien sûr, vous pourrez en disposer comme bon vous semble, dit Mr Hambert pour les consoler, comme si cette multitude de livres était une contrariété terrible.

– Cette pièce serait parfaite pour travailler, corriger des copies, écrire des articles... tu ne crois pas ? demanda rêveusement Mrs Dunwoody à Mr Dunwoody.

– Oh, oui : très cosy, opina ce dernier. Je crois que c'est tout vu – qu'en penses-tu, chérie ?

Mr et Mrs Dunwoody échangèrent de nouveau un regard énamouré, convaincus. Puis Mr Dunwoody déclara :

– On la prend.

Mr Hambert devint tout rouge, comme une petite tomate cerise. Il rayonna, bégaya et serra la main de Mr Dunwoody, puis celle de Mrs Dunwoody, puis de nouveau celle de Mr Dunwoody.

– Excellent ! Excellent ! s'écria-t-il, tonitruant. Bravo ! C'est une maison parfaite pour une famille ! Très grande, et chargée d'histoire... On jette un œil à l'étage, et puis direction mon bureau, pour signer les papiers !

Ils se dépêchèrent de monter l'escalier à la moquette fatiguée. Mr Hambert ouvrait la marche, hors d'haleine mais heureux. Mr et Mrs Dunwoody suivaient, main dans la main, souriant aux hauts plafonds comme s'ils

y lisaient un précieux théorème d'algèbre. Olive restait à la traîne. La main sur la rampe, elle essuya une grosse couche de poussière. Arrivée en haut de l'escalier, elle en fit une boulette puis souffla dessus et la regarda s'envoler. Elle flotta lentement dans l'air, passa par-dessus la rampe, frôla les vieilles appliques murales et disparut dans le hall sombre.

Ses parents s'étaient engouffrés dans l'une des chambres. Mr Hambert continuait de crier : « Excellent ! Excellent ! »

Olive, toute seule sur le palier, trouvait la grande demeure un peu menaçante. *C'est notre maison*, se dit-elle, juste pour voir. *Notre maison*. Les mots flottèrent dans son esprit comme la fumée d'une bougie. Avant qu'elle ait vraiment eu le temps d'y croire, ils avaient disparu.

Elle fit lentement demi-tour. Des deux côtés, le couloir était plongé dans le noir. Un lustre éclairait faiblement les tableaux accrochés aux murs ; celui derrière Olive, en haut des escaliers, était immense, avec un imposant cadre doré. Olive aimait bien peindre mais elle dessinait surtout des petits motifs en spirale et des créatures imaginaires tirées des livres qu'elle lisait : rien à voir avec ce tableau. Il représentait une forêt, de nuit. Les branches décharnées des arbres se découpaient clairement, dessinant une toile d'araignée dans le ciel. La pleine lune, voilée de nuages, baignait de sa lumière

pâle un chemin de pierres blanches qui serpentait avant de se perdre dans la forêt. Cependant, Olive sentait une présence. Au bout du chemin, peut-être ; ou dans le noir, là où les rayons de la lune ne pénétraient pas. Elle la distinguait presque.

– Olive ?

La tête de Mrs Dunwoody apparut derrière une porte, dans le couloir.

– Tu n’as pas envie de découvrir ta chambre ?

Lentement, Olive s’éloigna du tableau, en le surveillant par-dessus son épaule. Elle verrait ça plus tard : elle aurait tout le temps.

2

DEUX SEMAINES PLUS TARD, les Dunwoody emménageaient. Leur trois-pièces avait été vidé et leurs meubles éparpillés dans la maison de Linden Street. Dans l'imposante demeure leurs objets semblaient fragiles et déplacés, comme des Lilliputiens essayant de faire bonne figure lors d'une convention d'aristocrates géants. L'ordinateur high-tech trônait sur un bureau en chêne massif; les livres anciens de la bibliothèque semblaient le lorgner avec méfiance. Dans la cuisine, il n'y avait pas assez de prises pour tout leur électroménager. Mais les tiroirs et les placards regorgeaient d'ustensiles à l'usage inconnu : les Dunwoody n'auraient pas su dire si c'était du matériel de cuisinier ou de dentiste. Aux murs pendaient de nombreux portraits en noir et blanc. Les armoires à pharmacie débordaient de potions dans de précieux flacons en verre.

Dans une chambre d'amis Olive découvrit une vieille commode pleine de mouchoirs et de culottes bouffantes à dentelles. Mais aussi une paire de lunettes, des gants à boutons en nacre et même de longs rangs de fausses perles et des colliers fantaisie, parfaits pour jouer à Cléopâtre ou à la reine Guenièvre. Mr Hambert avait dit que tout, dans la maison, était à eux. Mais Olive veillait à toujours remballer les bijoux et les gants dans leur papier de soie. Elle les remettait exactement là où elle les avait trouvés.

Pourtant, elle regrettait un peu son ancien appartement, où les murs beiges faisaient des angles droits parfaits. Pas de recoins imprévus, pas de couloirs tortueux, pas de plafonds mansardés où l'on se cognait en sortant du bain. Cette nouvelle maison, quant à elle, avait mille et un tours à lui jouer.

Les Dunwoody avaient vécu dans de nombreux appartements à peu près identiques, toujours dans des immeubles en brique de deux étages. Les murs y étaient de la même couleur et les fenêtres, de la même forme. On pouvait très bien entrer chez un voisin, s'installer dans son canapé – en tout point semblable au vôtre – et allumer la télévision avant de se rendre compte de sa méprise.

Impossible, par contre, de confondre la demeure de Linden Street avec une autre. Elle était délabrée, sombre, bizarre... et pleine de recoins mal éclairés. Elle

grinçait et gémissait dès que le vent tournait, comme un loup hurlant à la lune ou un enfant effrayé. Nulle part (ni chez le docteur, ni même en cours de gym) Olive ne s'était sentie si peu à sa place. Si seule.

Et le tableau en haut des escaliers gardait tout son mystère. Le premier soir, Olive l'étudia près d'une demi-heure: jusqu'à ce qu'elle se mette à loucher et que la scène se brouille sous ses yeux. Rien. Rien, sinon l'impression que ce tableau était particulier.

Et ce n'était pas le seul.

La maison était pleine de peintures qui lui faisaient la même impression étrange. Celle juste devant sa chambre représentait un champ vallonné avec, au loin, une rangée de petites maisons. Le soir était tombé et toutes les fenêtres étaient noires. Mais les maisons ne dormaient pas paisiblement, en attendant le lever du soleil. Non – les maisons semblaient retenir leur souffle. Elles se faisaient toutes petites entre les arbres. Elles restaient dans le noir, pour éviter de se faire remarquer. Mais par quoi ? se demandait Olive.

Le premier soir, Mrs Dunwoody vint la border. En entendant sa mère monter l'escalier grinçant, Olive se détourna à contrecœur du tableau. Elle courut dans sa chambre et sauta sous les couvertures, renversant quelques coussins.

– Prête à dormir, ma chérie ? demanda Mrs Dunwoody en passant la tête par l'embrasement de la porte.

– Oui, oui, répondit Olive.

– Parfait.

Sa mère traversa la chambre et s’assit au bord du lit, très haut et qui grinçait un peu.

– Tu es bien installée ?

– Oui oui, répondit Olive nonchalamment.

– Il va te falloir un moment pour prendre tes marques, ma chérie, tu as une nouvelle maison, une nouvelle chambre – tout est nouveau. Mais je parie que d’ici quelques jours tu commenceras à te sentir chez toi ici. Ça ne te plaît pas, d’avoir une maison avec un grand jardin pour jouer ?

– Je ne sais pas trop, dit Olive.

– Question de temps. Tu verras.

Sa mère se leva. Le matelas rebondit mollement.

– À demain matin, chuchota-t-elle dans le couloir.

– Dis, Maman ? fit Olive alors que Mrs Dunwoody fermait la porte. Il y a quelque chose ici que je... enfin, qui me tracasse.

– Qu’est-ce que c’est ? demanda sa mère.

– Tu sais, le tableau, juste devant ma porte ? Il me met mal à l’aise. Je le trouve... flippant.

Olive se releva et rejoignit sa mère dans le couloir où, sourcils froncés, elle examinait le tableau.

– Celui-ci, avec le petit hameau ? demanda Mrs Dunwoody, incrédule. Qu’est-ce qui t’inquiète ?

– Il a l’air...

Olive chuchotait, car elle se sentait un peu idiote :

– Je crois qu’il a peur. Comme si les maisons faisaient semblant de dormir, pour ne pas attirer l’attention... comme si quelque chose de terrible allait arriver.

– Hmmm, fit sa mère, en essayant de cacher son air sceptique. Bon, eh bien il suffit de l’enlever !

Mrs Dunwoody attrapa l’épais cadre en bois et tira. Mais le tableau ne bougea pas.

– Tiens, c’est bizarre.

Elle essaya de pousser le tableau vers le haut pour le décrocher. Il ne bougeait toujours pas d’un pouce.

– C’est très étrange, dit Mrs Dunwoody.

Elle se campa, empoigna le tableau par le bas et tira de toutes ses forces. Olive craignait que le cadre se fende ou que sa mère perde son appui et tombe à la renverse. Mais rien de tel n’arriva.

– Il est coincé, souffla Mrs Dunwoody. Peut-être qu’au fil des ans le papier peint et le dos du tableau se sont collés l’un à l’autre. Et peut-être qu’en le mouillant, on pourrait... Mrs Dunwoody laissa sa phrase en suspens tandis qu’elle calculait différentes hypothèses.

– Écoute, on s’en occupera demain. Maintenant, au dodo, dit-elle en ramenant Olive dans sa chambre.

Elle lui remonta les draps jusqu’au menton et lissa les couvertures, au pied du lit.

– Où est Hershel ? demanda-t-elle.

– Ici, dit Olive, en désignant son vieil ours en peluche.



IMPRESSION : RODESA À VILLATUERTA
DÉPOT LÉGAL : AVRIL 2011 - N° 104714-1 (00000)
Imprimé en Espagne

Conforme à la loi n°49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse

Tous droits de reproduction réservés

